Un objet échoué sur la plage

À cette heure la marée était très basse, comme si la mer avait pris ses distances avec la côte, fatiguée de lutter contre le sable de la plage. Les vagues étaient arrivées jusqu'à la dune, arrachant avec force les buissons de genévrier. Tout était calme à présent, mais les débris, les morsures sur le sable formant des talus et les enchevêtrements d'algues qui séchaient en dégageant des odeurs pestilentielles témoignaient de la furie de l'océan les jours précédents.

Perico marchait en agitant un bâton devant lui comme s'il brandissait une épée. Il fouillait les déchets. Soudain, il crut avoir vu un objet inhabituel. Il s'arrêta et revint sur ses pas. Il avait apparemment détecté quelque chose de métallique, cet infime reflet qui met en alerte le cœur de tous les chercheurs de trésors. Il remua le sable avec le bâton et se pencha. Qu'est-ce que c'était ? Il décolla des algues qui l'empêchaient de donner une signification précise à sa trouvaille. Il pensa d'abord qu'il s'agissait du mécanisme d'un téléphone, puis d'une petite coupe de métal. Il sortit son mouchoir et frotta l'objet avec vigueur,

essayant de le nettoyer. Il s'approcha du rivage pour le mouiller ; mais il eut beau frotter très fort avec de l'eau, il n'obtint pas le moindre éclat. Peu importait ce que c'était, il savait déjà à qui il allait l'offrir.

Il quitta la plage et se dirigea vers le bureau de poste. Derrière le guichet, un homme âgé classait des paquets et des lettres. C'était Fermín, il était proche de la retraite et toujours de bonne humeur : ni l'âge ni le travail n'avaient eu raison de sa gaieté. Au moment où il vit Perico entrer, il posa tout ce qu'il avait dans les mains.

– Attends ! Ne bouge pas et ferme les yeux !

Perico s'exécuta.

– Vous me direz quand je peux les rouvrir ?

– Oui, je te dirai.

Le petit homme se pencha et disparut derrière le comptoir. Il en ressortit aussitôt avec un carton à la main, qu'il tendit à bout de bras comme un plateau.

– Tu peux rouvrir les yeux.

Perico obéit et chercha la surprise. Son regard s'arrêta sur les bouts de papier. Le visage du vieux s'illuminait d'un tel sourire que sa déception aurait été immense si le garçon n'avait pas réagi.

– Japon ! s'exclama Perico.

– Oui, Japon.

– Vous me les donnez, Fermín ?

– Minute, sois patient. Avant, tu dois me promettre de me trouver un hippocampe.

– Je vous l'ai déjà promis, mais c'est pratiquement

introuvable à Umbría. Si vous êtes aussi sûr que ça porte bonheur, pourquoi vous ne vous en achetez pas un ?

– Parce que les hippocampes ne s'achètent pas, Perico. On doit les trouver soi-même ou bien trouver quelqu'un qui vous en fait cadeau.

– Comme le persil de saint Pancrace* ?

– Oui.

– Et vous espérez que ce soit moi qui vous l'offre ?

– Si ce n'est pas toi qui le trouves alors que tu passes tes journées sur la plage, je doute que quelqu'un d'autre ait la moindre chance.

Fermín lui donna les timbres du Japon. Perico se plongea dans une observation attentive et enthousiaste. Sur l'un d'eux il y avait un samouraï.

– Comment vous les avez eus ?

– C'est le señor Foster qui a bien voulu que je les prenne. Il avait reçu du courrier du Japon et d'Inde, mais il avait déjà les timbres japonais.

– Qui peut bien lui écrire du Japon ? Est-ce que quelqu'un peut m'envoyer des lettres du Japon, à moi aussi ?

– Pour ça, il faudrait que tu connaisses un Japonais ou quelqu'un qui vit là-bas.

– Le señor Foster connaît des gens dans le monde entier. Comment est-ce qu'il fait ?

* Selon la tradition, ce saint a la réputation de porter chance et d'amener la prospérité, à condition qu'il soit offert, le plus souvent sous forme d'une image à laquelle on associe une branche de persil. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

– C'est un voyageur, et les voyageurs connaissent plein de gens.

– Voyageur, c'est un métier ?

– Je ne sais pas quoi te dire. Parfois oui, parfois non.

– Je n'aime pas le oui et le non en même temps. Ça m'embrouille.

Perico se tut un instant et tâta ses vêtements.

– Moi aussi, j'ai quelque chose pour vous. Fermez les yeux.

L'employé des postes joua le jeu de bonne grâce. Perico sortit le champignon métallique de la poche ventrale de son ciré et le posa sur le comptoir.

– Vous pouvez regarder.

Fermín était perplexe.

– Tu sais ce que c'est… ?

– Je viens de trouver ce truc sur la plage. J'ai beau le regarder sous toutes les coutures, je n'ai pas la moindre idée de ce que ça peut être. Ça a dû rester dans l'eau depuis longtemps. C'est tellement attaqué qu'on n'arrive pas à savoir.

Fermín chaussa ses lunettes et regarda avec attention.

– On dirait une cloche.

– Une cloche ?

– Oui, ces petites cloches d'hôtel. Celles qu'on voit dans les films, tu sais, quand le voyageur appuie dessus pour appeler quelqu'un à la réception.

Perico regarda de nouveau l'objet et crut reconnaître la forme.

– Maintenant que vous le dites… c'est bien possible.

– On ne sait jamais ce que la mer peut nous apporter.

– Je vous l'offre. Vous dites bien que vous pouvez réparer toutes les choses abîmées qui vous tombent entre les mains ? Alors on va voir si là vous pouvez faire quelque chose.

– Tu me mets à l'épreuve, Perico. Mais je te promets que je vais essayer. Si j'ai pu faire remarcher une montre du XIXe siècle, je devrais m'en sortir avec ça.

– Merci, Fermín. Je vais décoller les timbres.

– À la vapeur, hein, sinon tu vas les abîmer.